

**Zeitschrift:** Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

**Herausgeber:** Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

**Band:** 3 (1982)

**Artikel:** Lettres inédites de Georges Izambard à Ardengo Soffici sur Rimbaud

**Autor:** Eigeldinger, Frédéric S.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-250294>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 05.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LETTRES INÉDITES DE GEORGES IZAMBARD À ARDENGIO SOFFICI SUR RIMBAUD

Georges Izambard, « ce responsable de Rimbaud » selon la formule d'Ernest Delahaye<sup>1</sup>, s'est plaint de l'étiquette « ancien professeur de Rimbaud » qu'on lui a accolée, comme si c'était le seul titre qu'on lui reconnût. Tant qu'il a pu s'abstenir de raconter ses souvenirs et qu'il a œuvré pour ses convictions, il a défendu avec passion son républicanisme. Mais devant les « tripatouillages », les « racontars » et les « anachronismes » de Paternie Berrichon, il s'est vu contraint de prendre la plume pour défendre sa connaissance des faits, « pour les amis d'Arthur Rimbaud, non pour répondre au Syndicat Rimbaud et Cie »<sup>2</sup>. Ses véhémentes mises au point et la démystification de la légende berrichonnesque qui sacrifie Arthur « sur l'autel de la famille » demeurent des documents d'une belle authenticité. D'ailleurs, le pourfendeur des « évangiles » rimbaldiens qu'est Etiemble ne s'en est jamais pris au témoignage d'Izambard.

Donc, un peu malgré lui, Georges Izambard a été mêlé aux milieux littéraires, au point de devenir président des amis de Verlaine et président d'honneur des amis de Rimbaud. Il avait fait ses débuts dans le monde des lettres en publiant dès 1879 un drame en cinq actes, *La Mort d'Ivan le Terrible* (Paris, Leroux) et en 1886 une plaquette de vers préfacée par Jean Richepin, *Collage* (Paris, Dreyfous). Son activité journalistique l'avait aussi conduit à fréquenter les salons et les cafés. A ce propos, André Salmon a laissé un portrait plaisant d'Izambard :

[...] je ne l'ai vu qu'au café où l'excellent homme fréquenta beaucoup, toute sa vie ; non pas qu'il fût le moins du monde porté sur la boisson, mais le café tient aux coutumes de province. [...] A la Closerie des Lilas,] Izambard retrouvait là Paul Fort ouvrant au souvenir du vieux prof' les pages de sa revue *Vers et Prose*. Izambard, un petit vieillard blanc, rose et noir ; noir par la redingote, blanc par le poil, cheveux et barbiche, rose par son crâne de poupée scalpée. Un personnage de comédie, fort sympathique. On trouve pas mal de ces types de petits vieux guillerets dans le théâtre français de l'école de Labiche.

La conversation izambardine ne me fut pas d'un profit exactement rimbaldien. Izambard a écrit ce qu'il pouvait dire de Rimbaud. Izambard, professeur à peine l'ainé de son élève, n'a pas trop soupçonné le génie, Arthur n'étant à ses yeux que le mieux doué de ses élèves. Vieux, Izambard jubilait qu'on le montre instituteur

d'un grand homme, à part quoi Izambard au café se révélait bien plus pressé de jouir des avantages d'une société toute nouvelle pour lui et tellement plus divertissante que celles où il put paraître auparavant<sup>3</sup>.

C'est à la Closerie des Lilas précisément que Georges Izambard rencontra pour la première fois en 1912 Ardengo Soffici. Ce dernier s'était signalé à son attention en lui envoyant, sur la recommandation d'Ernest Delahaye (lettre du 19.9.1911), son volume *Arthur Rimbaud*, publié à Florence le 31 juillet 1911<sup>4</sup>. Par cette étude, Soffici fut « le véritable introducteur de Rimbaud en Italie »<sup>5</sup>. C'est lors de son séjour formateur à Paris (1900-1903) qu'il découvrit l'œuvre de Rimbaud. Ses souvenirs personnels laissent planer un doute quant à la personne qui l'a initié au poète des *Illuminations*. Mario Richter, qui a consacré un volume à *La Formazione francese di Ardengo Soffici (1900-1914)*<sup>6</sup>, relève deux passages contradictoires : l'un, extrait de *Autoritratto*, nous apprend que c'est grâce à Alexandre Mercereau (voir I, note i) qui récitait des vers de Rimbaud chez le poète hollandais Fritz-R. Vanderpijl ; l'autre texte, dans *Ricordi di vita artistica e letteraria*, rapporte que le peintre italien, vivant alors à La Ruche, où il reçut la visite d'Isabelle Rimbaud et Paternie Berrichon, fut introduit à Rimbaud par André Salmon. Quoi qu'il en soit, Soffici fut progressivement séduit par la poétique rimbalienne, au point d'entreprendre une monographie sur le poète dès 1909 :

Leggo con trepidazione la vita e le lettere di Rimbaud e forse farò l'articolo promesso a Prezzolini<sup>7</sup>.

A force de travail et d'enthousiasme, cet article promis à Prezzolini, alors directeur de *La Voce*, prendra les dimensions d'un volume. Pour collationner une plus ample documentation, Soffici se rendra à Paris une nouvelle fois au début de 1910. Il fréquentera alors les cafés et côtoiera Apollinaire, Max Jacob et les peintres cubistes. De retour à Poggio a Caiano, il rédige son ouvrage, qui sera terminé selon Richter en automne 1910<sup>8</sup>. D'après sa correspondance avec Papini, on le voit dans le feu du travail :

Son spronfondato nello studio su Rimbaud e non guardo più in faccia nessuno [...]. La sera vo a letto e dormo e la mattina mi sveglio con la testa piena di pensieri belli che vorrei tutti affastellare in quelle pagine su Rimbaud. Ma come fare. La *Voce* è un giornaluccio e bisogna limitarsi<sup>9</sup>.

On reprochera à Soffici d'avoir fait là une œuvre plus personnelle que critique. La question reste ouverte, et les lettres qui suivent n'éclairent pas cet aspect. Elles permettent d'abord de mettre en évidence le point de

vue d'Izambard seul, dans la mesure où les lettres de Soffici à son correspondant français sont perdues. Toutes écrites en 1912, à la période culminante de la querelle Izambard-Berrichon, ces lettres présentent un intérêt limité à la perspective historique. Devant les légendes apocryphes et à une époque où l'on voulait imposer une vision chrétienne de Rimbaud, Izambard ne pouvait s'abstenir de dire ce qu'il savait. Et sa force réside précisément dans le fait que, vieillard curieux de nouveauté, côtoyant les mouvements « -ismes » à la mode, il a pris la plume, non pour théoriser, mais pour témoigner.

Ma reconnaissance va à Mme Viviane Morel-Izambard qui m'a secondé par ses renseignements et m'a autorisé à reproduire ces lettres. Je tiens également à remercier le professeur Mario Richter qui m'a fourni de précieuses indications et m'a transmis les documents qu'il tient de Mme Valeria Soffici.

## I

25 Janvier 1912

*Mon cher poète*

*Je me reproche d'avoir mis tant de temps à vous répondre, accaparé que j'étais par un travail absorbant<sup>a</sup>. Et puis, je ne sais pas l'italien, je n'arrive à le lire qu'en devinant un peu, m'inspirant du latin<sup>b</sup>, et m'aidant beaucoup d'un dictionnaire. Vous répondre par un remerciement banal, sans vous avoir lu et bien compris, je ne le voulais en aucun cas. Aujourd'hui, c'est en connaissance de cause que je vous félicite de votre courageuse impartialité qui vous fait distinguer entre la gloire du poète et la gloriole revendiquée par les siens et pour eux seuls. Votre livre est écrit avec une belle indépendance d'esprit, abondant en citations essentielles, donc avec un sens littéraire très aigu. Vous êtes presque toujours bien documenté<sup>c</sup> : Delahaye<sup>d</sup>, Bourguignon et Houin<sup>e</sup> étaient en effet excellents à consulter. Pour ma part aussi, je vous remercie d'avoir fait bonne place à ma réponse dans le *Mercure*<sup>f</sup>, aux objurgations puériles de M. Berrichon. Je regrette seulement que vous n'ayez pas eu connaissance d'un nouvel article de moi, *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud*, publié avec autographes, dans le tome XXIV (sixième année) n° de Janvier-Mars 1911, de la *Revue Vers et Prose*<sup>g</sup>. J'y rectifiais pour la première fois de nombreuses erreurs de détail touchant la jeunesse d'Arthur Rimbaud<sup>h</sup>. Vous pourriez, je crois, vous faire envoyer cet article en écrivant, rue Corneille, 7<sup>i</sup>, à l'un des directeurs de *Vers et Prose*, M. Paul Fort ou M. Mercereau<sup>i</sup>, et en vous*



*faisant ainsi connaître d'eux. S'ils n'ont plus d'exemplaire disponible, ce qui est possible, je vous réserverai un des deux exemplaires qui me restent.*

*Si vous venez quelque jour à Paris, faites-moi le plaisir de pousser jusqu'à Neuilly : je serai très heureux de causer avec vous du poète, et de vous mettre en rapport avec ceux de nos amis que sa vie et son œuvre intéressent ainsi que vous-même.*

*Croyez à mes sentiments les plus cordiaux*

*Georges Izambard*

*5. Rue Théophile Gautier / Neuilly-S.S.*

- a Ce « travail absorbant » doit être la mise au net de l'ouvrage dont il est question dans la sixième lettre à Soffici, à savoir l'étude sur la rue Saint-Honoré publiée dans *Paris occidental* (voir VI, n.<sup>f</sup>).
- b Georges Izambard fut professeur de rhétorique au collège de Charleville du 17 janvier au 24 juillet 1870. Avant d'être le professeur de Rimbaud, il avait fait ses armes à Hazebrouck. Après la guerre de 1870, durant laquelle il fut « sergent d'éclaireurs », il reprit l'enseignement jusqu'en 1873, successivement à Douai, Cherbourg et Argentan, puis il embrassa la carrière de journaliste.
- c « Presque toujours bien documenté », cette restriction polie n'en demeure pas moins essentielle aux yeux d'Izambard ! Soffici a tiré la majeure partie de ses informations des ouvrages — combien suspects — de Paterné Berrichon qu'il connaissait personnellement. D'après sa monographie sur Rimbaud, on peut aisément déduire ses sources principales :
  - 1° P. Berrichon, *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, Paris, Mercure de France, 1897. Soffici a utilisé la deuxième édition de 1898.
  - 2° Une édition (1904) des *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud* [...], publiée en 1898 par P. Berrichon, aidé d'Ernest Delahaye pour la chronologie des poèmes. Soffici cite les poèmes d'après cette édition, à laquelle il emprunte (voir l'*Avertissement*) la célèbre apostrophe « Absurde ! ridicule ! dégoûtant ! » qu'aurait lancée Rimbaud pour renier ses poésies.
  - 3° *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud — Egypte, Arabie, Ethiopie*, éditées par P. Berrichon, Paris, Mercure de France, 1899.
  - 4° Trois articles de Berrichon dans le *Mercure de France* (repris par la suite dans *Jean-Arthur Rimbaud. Le Poète*) : « Rimbaud et Verlaine », 16 mars 1910, p. 236-244 ; « Sur les origines et l'enfance d'Arthur Rimbaud », 16 août 1910, p. 577-590 ; « Rimbaud en 1870-1871 », novembre 1910, p. 5-27.

Les critiques se sont entendus pour reprocher à Soffici de suivre aveuglément les légendes berrichonnesques<sup>10</sup>. C'est oublier qu'il parle en poète d'un poète et qu'il ne cherche pas à faire œuvre d'historien : les sources contemporaines étant fort limitées et hagiographiques, il ne pouvait, au risque d'inventer, que se fier à quelques rares ouvrages connus de lui. D'ailleurs Soffici émet parfois des réserves et des doutes à l'égard de Berrichon. Si l'on admet avec Franco Petralia que « la contradiction est criante entre le mépris qu'il affiche pour le beau-frère du poète et la large place qu'il fait aux anecdotes merveilleuses qu'il lui emprunte »<sup>11</sup>, il faut aussi reconnaître qu'il n'a pas manqué, jusqu'à la dernière minute, d'apporter des correctifs à son *Rimbaud*. Tombant sur l'article d'Izambard, « Arthur Rimbaud rhétoricien. Réponse à M. Paterné Berrichon » (*Mercure de France*, 16 décembre 1910), il ne peut que modifier son jugement : il qualifie alors la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud* de « superficiale e ampollosa » (p. 12) et son auteur « uno spirito così gretto, un'anima così meschina e farisea », au moralisme « tanto grottesco e vile » (p. 21, n. 2). Son estime et sa confiance en l'ancien professeur de Rimbaud sont totales. Et s'il continue à accréditer la participation de Rimbaud à la Commune, c'est qu'Izambard conteste dans son article, non ladite participation, mais l'inspiration communarde du *Cœur volé* ; Soffici ne connaissait pas encore l'article de *Vers et Prose*, comme le montre la suite de la lettre. Tant qu'il le peut, le critique italien se réfère à d'autres sources : à preuve son point de vue sur les relations homosexuelles entre Verlaine et Rimbaud ; à preuve aussi la dernière partie de son livre où il se fonde plus sur les lettres de Rimbaud que sur les élucubrations tronquées de Berrichon ; à preuve enfin qu'il ne souffle mot — comme l'a montré Etiemble — de la pseudo-conversion à Marseille, puisque citant le témoignage d'Isabelle, il saute les dernières lignes relatives à l'illumination.

Soffici a recouru enfin à d'autres témoignages, dont il ne donne pas toujours les références. J'en ai relevé quatre essentiels : 1° Verlaine, *Les Poètes maudits* (cité p. 28, 43 et 127) ; 2° E. Lepelletier, *Paul Verlaine* [...] (cité p. 40-42 et 50—51) ; 3° G. Kahn, *Symbolistes et décadents* (cité p. 68) ; 4° A. Retté, *Le Symbolisme* [...] (cité p. 79-80). D'autres recherches chez Rémy de Gourmont et Félix Fénéon permettraient de définir de nouvelles sources.

<sup>d</sup> Soffici reconnaît avoir pris connaissance un peu tardivement du livre qu'Ernest Delahaye avait publié sur Rimbaud (*Rimbaud*, Paris-Rheims, 1905). Néanmoins il s'y réfère en dernière minute (p. 13, 33-34 et 38). La première lettre de Delahaye à Soffici date du 20 mai 1911, soit de deux mois avant la publication dans *La Voce* ; Delahaye y donne la référence à son *Rimbaud* et évoque la formation classique de son ami

poète. Ces lignes ont dû intéresser Soffici, puisqu'il demandera à son correspondant de préciser dans des articles pour *La Voce* les influences qui contribuèrent à aider le « naturel génie littéraire » de Rimbaud. C'est ainsi que paraîtront les quatre textes « Rimbaud, l'artista e l'essere morale » traduits par Soffici lui-même<sup>12</sup>.

- e Suivant les dires de Soffici (p. 45-46), les critiques comptent au nombre de ses sources la célèbre étude biographique de Rimbaud publiée par Bourguignon et Houin dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne* dès 1896. Or je crois pouvoir affirmer que Soffici n'a pas eu entre les mains cette étude : il se contente de reprendre le passage cité par Lepelletier lui-même dans son *Verlaine* (p. 259). La preuve en est fournie par les coupures qu'on retrouve chez Lepelletier comme chez Soffici. Ce n'est que plus tard que l'écrivain italien entra en relation avec les deux biographes de Rimbaud par l'intermédiaire de Delahaye.
- f Article mentionné par Soffici (p. 21, n. 1) : « Arthur Rimbaud rhétoricien », *Mercure de France*, 16 décembre 1910, p. 644-651, et repris dans *Rimbaud tel que je l'ai connu*.
- g C'est à la demande d'Alexandre Mercereau qu'Izambard voulut bien conter ses souvenirs de professeur et d'ami de Rimbaud dans *Vers et Prose* (p. 5-20). Texte repris dans *Rimbaud tel que je l'ai connu*.
- h Les « objurgations puériles de M. Berrichon » ont bien vite irrité « la tranquillité souriante » d'Izambard. Dans la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, publiée l'année de son mariage avec Isabelle Rimbaud (1897), Berrichon s'était montré bienveillant à l'égard de « Monsieur Izambard », dans la mesure où son volume réunissait des articles antérieurs. De son côté Izambard s'était abstenu de critique trop vive à l'encontre de la famille Rimbaud dans ses « chroniques humoristiques » de *La Liberté* (9 et 16 juillet 1898). Mais le ton changea de part et d'autre à partir de 1910. Il n'est pas nécessaire de reprendre ici l'historique de la querelle<sup>13</sup>. Je me contenterai de citer ces lignes de Mercereau :

Mon ami feu Berrichon était à l'ordinaire un fort brave homme, mais dès qu'il s'agissait de son beau-frère Arthur, qu'il n'avait pas connu, il devenait terrible : Arthur Rimbaud, c'était pour lui comme un fief personnel, une propriété individuelle, que sa femme lui avait apporté en dot, et qu'il surveillait jalousement.

Rimbaud était sa chose. Lui seul avait le droit d'en parler, d'en écrire et nul, pensait-il, ne pouvait s'arroger le même droit sans sa procuration formelle, et sans que le texte eût été passé au crible de sa jugeotte. Mais trop souvent il aventurait sur Rimbaud des idées qu'il s'était fabriquées tout seul. Aussi Georges Izambard qui opposait la réalité à ces fantaisies, eut-il maintes fois à subir les attaques exaspérées du sculpteur mué en historiographe<sup>14</sup>.

- i L'adresse est celle du dépositaire général, le libraire-éditeur Eugène Figuière. L'administration de la revue se situait au 15 de la rue Racine. *Vers et Prose*, dont le premier tome date de mars 1905, a été fondé par Paul Fort, assisté de son secrétaire André Salmon, pour la « Défense et illustration de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie ». Paul Fort, qui fut le seul à parcourir les dix ans de la revue, note dans ses *Mémoires* :

Secrétaires : tout d'abord et longtemps André Salmon, puis Louis Mandin, Tancrede de Visan, mon neveu Robert Fort. Guillaume Apollinaire s'occupait de la publicité. Francis Carco nous représentait en province. Julien Ochsé, en 1910, puis Alexandre Mercereau vers 1911 furent mes co-directeurs 15.

- j Alexandre Mercereau (1884-1945), voilà un nom souvent cité, mais à propos duquel il n'est pas aisé de se faire une idée claire. A lire les témoignages sur la vie intellectuelle au début de notre siècle, il semble que Mercereau ait côtoyé les grands artistes et qu'il ait été mêlé à divers mouvements picturaux et littéraires. Grâce à son ami le peintre Metzinger, nous avons de lui une biographie partielle, publiée dans *Vers et Prose* (t.XXVII, 1911, p. 122-129), qui mériterait d'être un jour complétée :

En 1901, il débute dans les lettres, donnant à l'Œuvre d'art internationale des vers et des critiques qu'il signe : Eshmer Valdor.

En 1904, avec quelques amis, il fonde une revue : *la Vie*, où il assume d'être à la fois secrétaire de rédaction, critique dramatique et chroniqueur.

En 1905, il fait paraître un livre de vers, *les Thuribulums affaissés*, qui le signale violemment à l'attention, et nous le trouvons parmi les fondateurs de l'« Association Ernest-Renan » 16.

C'est dans les premières années du siècle qu'Ardengo Soffici rencontre ce « meilleur conteur et critique que poète », selon le jugement de Michel Décaudin, et c'est à Mercereau précisément qu'il dut d'être initié à Rimbaud, Lautréamont et Laforgue.

Georges Duhamel, qui a fréquenté Mercereau durant ces années, a laissé de « cet étrange compagnon » les images suivantes :

Quand je revois Valdor à ses débuts, je l'aperçois dans une chambrette lambrissée, sous les combles d'une maison de la rue Monsieur-le-Prince. Il y réunissait des écrivains et j'y allais quelquefois, non sans un peu d'hésitation, car la société y était beaucoup plus mêlée que chez Arcos et, à mon goût, cela manquait d'unité. C'est là que j'aperçus, pour la première fois, Marinetti qui venait de composer, en français, le *Roi Bombance* [...] 17.

Beau de trait, en ce temps de sa vie, peut-être un peu défavorisé par des jambes trop brèves, de taille moyenne, toujours vêtu avec soin, Mercereau [...] demeure, pour moi, une figure mal intelligible. Il était, en même temps, loquace et secret ; il regardait ses amis d'un

œil légèrement ironique et les haranguait à voix basse, infatigable, articulant des observations, des critiques et se livrant très peu, dans cette débauche sermonneuse. [...] Il connaissait à merveille l'argot de la pègre et celui, non moins tortueux, de l'amour. Il prodiguait, d'une voix calme et glacée, les preuves de son savoir. Il élevait rarement le ton et, pendant les querelles, prenait et gardait l'accent d'un homme à qui de cruelles épreuves n'ont pas laissé la moindre illusion sur les hommes. Quand il parlait de nous, il disait : le groupe 18.

En 1906, ses attaches avec le symbolisme conduisent Mercereau en Russie. Il va diriger la partie française de la revue *La Toison d'or* et il collabore à *La Balance* de Brioussov. De Moscou, il encourage ses amis unanimistes qui fondent le phalanstère artistique de l'Abbaye de Créteil. D'ailleurs en mars 1907, il va rejoindre, « abbé de la deuxième heure », Arcos, Vildrac, Duhamel et les autres à Créteil. Georges Duhamel a raconté l'arrivée de Mercereau avec sa femme Lydia Bagdanovna (« Elle est moche, n'est-ce pas ? », aurait-il dit), qu'il avait dû épouser dans des circonstances rocambolesques. A l'Abbaye, Mercereau publie *Gens de là et d'ailleurs* (1907). Mais l'aventure phalanstérienne étant de courte durée, il rejoint la capitale où il fréquente assidûment les cafés (l'Académie des tonneaux) et les milieux artistiques. En 1909, il organise au Salon d'automne la section littéraire. L'année suivante, Paul Fort l'appelle à la direction de *Vers et Prose* où il publiera plusieurs récits, entre autres *Paroles devant la vie* (t. 31, 1912). Ses *Contes des ténèbres* ont recueilli 6 voix au prix Goncourt de 1912.

A la Closerie des Lilas, lors des soirées de *Vers et Prose*, Mercereau tenait le haut du pavé, si l'on en croit André Billy :

Vêtu d'une redingote et sérieux comme un directeur de grand hôtel, Alexandre Mercereau aidait Paul Fort à recevoir la cohue cosmopolite du mardi soir. Il exerçait à Montparnasse une sorte de magistrature intellectuelle. On imagine mal son importance en ces années déjà lointaines 19.

Parallèlement à ses activités littéraires, il a joué, comme son ami Apollinaire, un grand rôle dans le domaine pictural. Depuis quelques années déjà, il était lié avec Gleizes et Metzinger. Il se lia d'amitié avec Marinetti, dont il avait apprécié *Le Roi Bombance* dans un compte rendu publié à Moscou et repris dans la revue *Poesia* (1907). C'est Mercereau qui fut, selon Camilla Gray<sup>20</sup>, l'organisateur de la section française de la première exposition du Valet de carreau à Moscou en 1908. D'après E. Fry, il fut le véritable introducteur du Cubisme en Europe orientale<sup>21</sup>. Fondateur de la Société universelle des Grandes Conférences (Paris, 1910), Mercereau fit inviter en Russie Verhaeren, Marinetti et Paul Fort ; il fut l'intermédiaire entre les futurismes italien et russe<sup>22</sup>. Et Marinetti, qui avait publié dans *Poesia* le poème de Mercereau « Entends



le vent heurte aux portes... » ne manquera pas de reconnaître par la suite son rôle d'«Évangéliste lyrique, centrale électrique des lettres modernes»<sup>23</sup>. Dans *L'Antitradition futuriste*, Apollinaire lui décerne une «rose» à côté de Picasso, Fort, Jacob, Soffici, Metzinger, Gleizes et d'autres.

Mercereau collabora à de nombreuses revues éphémères ou importantes (*La Revue indépendante*, *Montjoie !*, *Isis*, *Le Centaure*, *Revue de l'époque*, *Ecrits pour l'art*, etc.). Il réunit quelques textes en 1912 dans un volume étrange et dense, *La Littérature et les idées nouvelles* (Paris, Figuière, 324 p.). Après la guerre — il semble qu'il ait été gravement blessé — il fonda, boulevard du Montparnasse, un cabaret artistique, Le Caméléon, et il publia d'autres volumes : *Évangile de la bonne vie* (1919), *André Lothe* (1921), *La Conque miraculeuse* (1922), *Séraphyma* (1922), *Une histoire merveilleuse* (1928).

## II

Neuilly, le 7 Février 1912

*Cher Monsieur*

Merci pour votre lettre, et aussi pour l'envoi de la Voce, avec l'article de Delahaye<sup>a</sup> — Vous devriez bien en envoyer un exemplaire à mon ami Lenel, ancien prof. de Rhétorique, rue Laurendeau, 55, à Amiens, puisque Delahaye y rappelle son étude sur Marmontel<sup>b</sup>.

J'ai vu hier Mercereau, et nous avons parlé de vous. Il n'y a plus d'exemplaire disponible de ce numéro de Vers et Prose, mais il croit qu'il reste de bonnes feuilles de mon article et, si oui, il vous les fera envoyer. Si non, je vous prêterai volontiers un des deux exemplaires qui me restent.

Quant au livre sur Rimbaud, je ne l'ai pas encore publié et ne le publierai pas de si tôt<sup>c</sup>. J'ai des raisons pour attendre... Mes lettres inédites dont vous avez lu quelque part l'annonce, sont celles-là même[s] qui ont été données en autographes dans le numéro de Vers et Prose, cité supra, avec commentaires ad hoc. Et j'en ai d'autres encore<sup>d</sup>.

Je vous redis le vif plaisir que j'aurai à vous voir lors de votre très prochain voyage à Paris et je vous serre cordialement la main.

Georges Izambard

5. Rue Théophile Gautier / à Neuilly S.Seine



- a Ernest Delahaye, « Rimbaud, l'artista e l'essere morale », *La Voce*, 1<sup>er</sup> février 1912. Il s'agit du premier article d'une série de quatre, traduits par Ardengo Soffici. Il est relatif à l'influence des poètes classiques sur Rimbaud.
- b La note de Delahaye est la suivante : « Professeur de 4<sup>e</sup> (successeur de M. Pérette) au collège de Charleville, historien de Marmontel. » Voir F. Eigeldinger et A. Gendre, *Delahaye témoin de Rimbaud*, p. 296. S. Lenel, professeur de rhétorique au lycée d'Amiens, a soutenu en Sorbonne une thèse intitulée *Un homme de lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle. Marmontel* (Paris, Hachette, 1902, 572 p.).
- c A part une plaquette publiée en 1927, Izambard n'a jamais réuni ses articles sur Rimbaud en volume, bien que cela fût dans ses intentions comme le montrent Bouillane de Lacoste et Pierre Izambard dans leur introduction à *Rimbaud tel que je l'ai connu*.
- d En effet, Izambard publiera par la suite d'autres lettres de Rimbaud que celles transcrites dans *Vers et Prose* (5.9.1870 ; 24.9.1870 ; 2.11.1870). Dans sa plaquette *Rimbaud. A Douai et à Charleville* (1927), il donnera une version définitive de la lettre du 25 août 1870, ainsi que le texte de la lettre de protestation du 20 septembre 1870. Il publiera encore la lettre du 13 mai 1871 dans *La Revue européenne* (octobre 1928) et celle du 12 juillet 1871 dans *Le Grand Jeu* (n° 11, printemps 1929). Georges Izambard a avoué à Jean-Marie Carré qu'il avait dû égarer une lettre du 12 novembre 1870 et qu'il avait donné à quelqu'un une lettre du début du mois de mai 1871<sup>24</sup>.

### III

*Mardi, 14 Mai 1912*

*Mon cher Monsieur Soffici*

*Je suis souffrant depuis dimanche — effet du surmenage sans doute — et, bien que cela aille un peu mieux aujourd'hui, je ne me sens pas la force d'aller ce soir à la Closerie des Lilas<sup>a</sup>. Mais dans le cours de la semaine je porterai à Mercereau le compte rendu de votre livre que mon état d'affaissement momentané m'a seul empêché de terminer<sup>b</sup>.*

*Cordialement à vous*

*Georges Izambard*

*5. Rue Th. Gautier / Paris*

- <sup>a</sup> Soffici est arrivé à Paris dans les premiers jours d'avril et le ton de cette lettre prouve qu'il a déjà rencontré Izambard. D'ailleurs dans une lettre à Papini du 10 avril, il écrit : « Vedo gente e gente. Apollinaire, Izambard, Fort, Mercereau, Picasso [...] »<sup>25</sup>.

La lettre d'Izambard est datée du mardi, jour des soirées littéraires de la Closerie des Lilas. L'histoire de ces soirées figure dans les souvenirs des participants (Fort, Duhamel, Billy, Carco, Salmon, Apollinaire, Raynaud, Montfort, Marinetti...). Le 9 février 1911 s'est tenu au Globe un « banquet Paul Fort » auquel participait l'élite internationale de la vie artistique. A cette occasion divers discours furent prononcés ; ils ont été publiés dans *Vers et Prose* (t. XXIV, janvier-mars 1911). On y trouve entre autres le texte rédigé par André Salmon qui fut amplement plagié ensuite par tous les mémorialistes qui évoquèrent les soirées de la Closerie. En voici un extrait (p. 130) :

Dois-je négliger de parler des soirées de *Vers et Prose*, nos familières assemblées du mardi rassemblant collaborateurs et amis de l'œuvre ? Je ne me pardonnerais pas cette omission. C'est là que Paul Fort apprend aux jeunes écrivains qu'une folle gaîté est de bon aloi, l'abandon nécessaire, mais qu'une chose avant toutes importe : le respect absolu de l'œuvre, dès ses prémices. Ces soirées du mardi ont un autre mérite. Elles ne contribuèrent pas peu à favoriser la fraternité des peuples. Voici des Scandinaves, des Anglais, des Polonais, des Russes, des Américains, des Hollandais, des Italiens, des Grecs, des Turcs, des Egyptiens, des Suisses et des Belges, Messieurs, Wallons et Flamands, des Valaques, des Bavares, des Berlinoises, des Serbes, des Japonais, etc. je n'y vois pas de nègre, mais un créole presque scandinave qui n'est autre qu'un bon poète français. Là, les horreurs de la guerre semblent impossibles. Je demande que l'on décerne le prix Nobel de la paix à la « Closerie des Lilas ».

- <sup>b</sup> Voir IV, n. h.

#### IV

Neuilly, le 3 Juillet 1912

*Mon cher Monsieur Soffici*

*C'est bien à regret que je vous ai fait attendre la photographie de la carte de Rimbaud, que Delahaye m'a adressée il y a près de quinze jours<sup>a</sup>. Je n'ai pas cru devoir la reproduire par mon procédé nouveau, qui l'aurait donnée en blanc sur noir<sup>b</sup> : cela vous aurait peut-être créé des difficultés. Or, mes divers appareils fotogr. avaient été modifiés en vue de mes recherches et il m'a fallu quelque temps pour en remettre un en*

*état. Les épreuves que je vous envoie sont un peu réduites, mais je ne crois pas que cela ait de l'importance<sup>c</sup>.*

*Dans la fig. ci[-]dessus, les traits à l'encre représentent le format réel ; et le rectangle tracé au crayon figure le format réduit de mes épreuves. La carte était jaunie par le temps, un peu tachée, cassée au milieu : je n'ai pu obtenir de plus beaux noirs ni surtout de plus beaux blancs, et je le regrette, mais peut-être votre spécialiste a-t-il des moyens de les faire venir plus nets, soit par des retouches, soit autrement. Je vous envoie trois épreuves plus ou moins poussées : il choisira. Bien entendu, l'encadrement noir, ou plutôt gris, n'appartient pas à la carte : il provient du fond en papier jaune sur lequel j'avais fixé cette carte pour mon tirage. En un mot, ce n'est pas une carte de deuil. Parlons d'autre chose : vous avez, je crois, trouvé à Florence le nouveau livre de Berrichon<sup>d</sup>. Vous avez pu constater qu'il persiste dans presque toutes les erreurs que je lui avais signalées — Perseverare diabolicum<sup>e</sup>. Il en ajoute même de nouvelles, une entre autres, p. 108-109, mais préméditée, celle où il raconte, à faux, ma prétendue rupture violente avec Rimbaud, amenée, dit-il, par... une dénonciation de moi à la mère, avec invitation à sévir. Il paraîtra, dans le Mercure du 15 juillet, une réplique de moi le sommant de produire ses preuves, je veux dire la lettre de dénonciation qu'il feint d'avoir lue<sup>f</sup>. Je ne le prenais que pour un imbécile : à ce dernier trait je reconnais que c'est une crapule. J'ai dû m'abstenir d'écrire ce mot pour que ma réponse passât dans le Mercure, mais je ne le lui mâcherai pas dans mon livre. Vous me feriez plaisir de reproduire en tout ou partie cette réponse quand elle aura paru au Mercure : Ce n'est pas comme réclame que je le souhaite, mais comme mise au point<sup>g</sup>. Et s'il juge bon, pour pallier son cas, d'ajouter de nouvelles infamies à la première, c'est par une exécution violente que cela se terminera sans que j'attende la publication de mon livre. On peut être indifférent aux injures, aux siennes surtout, mais on ne saurait l'être à une calomnie de cette taille, d'où qu'elle vienne !*

*J'ai vu par votre lettre que vous aviez lu avant moi le compte rendu de votre livre, paru à la Revue Indépendante<sup>h</sup>. Il y avait bien quelques coquilles, mais peu graves : « une répopée » pour ripopée,.... « réponse que fit quelque bruit » pour qui fit... C'est peu de chose. Vous avez dû, depuis, recevoir d'autres exemplaires de ce même article, car j'en avais demandé pour vous à la Revue Indép.*

*Houin, chez qui je me suis trouvé dernièrement avec Bourguignon<sup>i</sup>, serait très heureux de recevoir — si possible encore — les numéros de la Voce contenant les articles de Delahaye ainsi que les vôtres sur Rimbaud<sup>j</sup>. Je lui ai promis de vous faire part de son vœu. Son adresse est : M. Houin, 3 bis, rue Rosa Bonheur, Paris, celle de Bourguignon est 9, rue Valentin Haury.*

*Ecrivez-moi de temps en temps, vous savez le plaisir que me font vos lettres. Ma femme et mon fils<sup>k</sup> vous remercient de votre souvenir et vous envoient leurs meilleurs compliments*

*Bien cordialement à vous*

*Georges Izambard*

*5. Rue Théophile Gautier / Paris*

- <sup>a</sup> Cette carte est celle que Rimbaud avait envoyée à Ernest Delahaye de Milan en mai 1875, avec son adresse « 39. Piazza del Duomo. terzo piano. Milano »<sup>26</sup>. La manie des collectionneurs de s'entourer de mystère nous empêche de savoir ce qu'elle est devenue. Dans leur *Vie d'Arthur Rimbaud*, MM. Matarasso et Petitfils en donnent une reproduction (p. 167) qui correspond parfaitement à la « carte de deuil » dont il est question plus bas, au format près.
- <sup>b</sup> Izambard était non seulement un homme de lettres, mais aussi un inventeur passionné de photographie. Voir A. Mercereau, « Georges Izambard, inventeur », *L'Alliance universelle*, 31 mai 1930.
- <sup>c</sup> Suit un croquis de deux cadres emboîtés, aux formats respectifs de 59 × 96 mm. et de 54 × 89 mm. D'après la description suivante, on peut penser que la *Vie d'Arthur Rimbaud* reproduit non l'original, mais la copie faite par Izambard, dans la mesure où elle donne aussi « l'encadrement noir » dont il est fait mention plus bas.
- <sup>d</sup> Paterne Berrichon, *Jean-Arthur Rimbaud. Le Poète*, Paris, Mercure de France, 1912.
- <sup>e</sup> On peut lire dans *Rimbaud tel que je l'ai connu* (voir la deuxième partie) les notes marginales pleines de fiel qu'Izambard a prises à la lecture du volume de Berrichon.
- <sup>f</sup> « Une lettre de Georges Izambard [28 juin 1912] à M. Vallette », *Mercure de France*, 16 juillet 1912, p. 443-444; repris dans *Rimbaud tel que je l'ai connu*. Berrichon répondit dans le numéro du 1<sup>er</sup> août en se déroband.
- <sup>g</sup> Voir V, n. <sup>c</sup>.
- <sup>h</sup> Comme la Bibliothèque nationale ne recense pas dans ses collections la *Revue indépendante* en 1912, cet article a échappé aux bibliographes de Rimbaud. Seul Pierre Petitfils en fait mention dans *L'Œuvre et le visage d'Arthur Rimbaud* (p. 154, n° 8), en se référant à la bibliographie d'Izambard parue dans la plaquette de 1927, mais il ne l'a pas lu. Grâce à l'obligeance de Madame Morel-Izambard, j'ai eu entre les mains le

fascicule où a paru ce compte rendu publié sous la rubrique « Lettre de Rome » : *Revue indépendante*, 2<sup>e</sup> année, n° 16, 4 juin 1912, p. 11-12. Félicitant Soffici de son « allègre indépendance de pensée » et de son « esprit de sélection », Izambard ne manque pas de souligner que l'auteur a su mettre de côté les légendes berrichonnesques sur les origines provençales de Rimbaud. Il ajoute :

Il sait trop que ses vrais aïeux ce furent les Villon, les Hugo, les Banville, les Glatigny et par dessus tout les Baudelaire — sans compter son maître Verlaine qu'il mua vite en disciple — jusqu'au jour où il affirma les renier tous pour ne plus descendre que de lui-même : « Rimbaud suis ».

Ensuite Izambard exprime sa reconnaissance à Soffici qui n'a pas cherché à traduire Rimbaud en italien. L'article se termine par quelques mots aimables à l'adresse d'Ernest Delahaye.

- i Soffici connaissait déjà l'adresse de Charles Houin, car Delahaye lui avait suggéré d'envoyer son *Rimbaud* au biographe du poète dans une lettre du 19 novembre 1911.
- j En plus de l'article publié le 1<sup>er</sup> février 1912, Delahaye n'a donné à cette date à *La Voce* que son deuxième texte paru dans le n° 10 (7 mars). Deux autres articles paraîtront dans les n°s 27 (4 juillet) et 31 (1<sup>er</sup> août). D'après la bibliographie de Franco Petralia, Soffici pour sa part n'a pas publié de notes sur Rimbaud dans *La Voce*, sinon l'article dont il est question en V, n. c.
- k Il s'agit de Pierre Izambard, qui, avec Bouillane de Lacoste, a réuni les textes de son père en 1946 (*Rimbaud tel que je l'ai connu*).

## V

*Chartreuse de Neuville près Montreuil S. Mer*  
*Pas de Calais*                      6 Sept. 1912

*Mon cher ami*

*Je vous écris de cette ancienne Chartreuse décapucinée<sup>a</sup> où nous sommes venus chercher le soleil et n'avons trouvé que la pluie. Nous nous consolons en bonne et joyeuse compagnie. Figuière et Gleizes<sup>b</sup> y sont venus, Paul Fort et Mercereau y sont présentement. J'y ai fait dernièrement, pour nos voisins de cellule, une conférence sur Paul Fort*



*où j'ai fait dire de ses vers et fait jouer de ses scènes par des jeunes gens et des jeunes filles, voire aussi par des mamans ; car nous disposons ici d'une jolie salle de théâtre. Et ce petit essai nous a tous amusés.*

*Mercereau m'a communiqué hier le numéro de la Voce du 29 août dernier<sup>c</sup> ; et, comme rien ne nous manque, j'ai trouvé aussitôt une voisine complaisante, connaissant l'italien, qui me l'a traduit par écrit, ce qui me permet de vous remercier en connaissance de cause. J'ai éprouvé un vif plaisir, mon cher ami, à me voir compris et défendu avec cette vigueur, et cela, devant un public étranger, déjà initié par vous[-] même à la vie et à l'œuvre de Rimbaud. Encore une fois merci, et merci !*

*Vous m'avez sans doute envoyé à Neuilly un exemplaire de ce numéro que la poste aura égaré en me le faisant suivre. Mais ne vous préoccupez pas : Mercereau me cède son exemplaire pour que je le garde, ce qui ne l'empêchera pas d'en dire un mot prochainement<sup>d</sup>. Vous y gagnerez sans doute la rancune du doux et loyal Paternelle : mais je vous sais homme à en prendre gaîment votre parti. Il est doux de se faire des ennemis dans le clan des imbéciles : c'est par eux qu'on prend conscience de ce que l'on vaut.*

*A vous encore et bien cordialement*

*Georges Izambard*

*Madame Izambard et mon fils vous adressent leur meilleur souvenir.*

<sup>a</sup> Il s'agit de la Chartreuse de Notre-Dame-des-Prés, à Neuville-sous-Montreuil (diocèse de Boulogne), consacrée de 1324 à 1790. Restaurée en 1872, elle a été convertie en domaine fermier, avant de devenir un « sanatorium ». Une carte postale accompagnait la lettre ; elle est signée avec un « bonjour amical » par Georges Izambard, A. Izambard, Pierre Izambard, Paul Fort et Alexandre Mercereau.

<sup>b</sup> Eugène Figuière, l'éditeur de *Vers et Prose*, de Fort et de Mercereau. Albert Gleizes (1881-1953), le peintre cubiste.

<sup>c</sup> Dans *La Voce* du 29 août 1912 (n° 35), Soffici a rendu compte du *Jean-Arthur Rimbaud* de Berrichon dans des termes assez violents pour plaire à Izambard. L'auteur est indirectement traité d'« un essere piccolo e meschino ». Tout entier dévoué à la cause izambardine, Soffici montre donc ses distances à l'égard du beau-frère posthume de Rimbaud d'une façon non équivoque.

<sup>d</sup> Je n'ai pas retrouvé l'article en question, s'il existe.

## VI

Neuilly — 5. Rue Théophile Gautier  
21 nov. 1912

*Mon cher monsieur Soffici*

*Je n'ai pas reçu la lettre dont vous me parlez, sans cela je me serais fait un plaisir de vous répondre aussitôt.*

*Mon appareil à copies n'est pas encore en circulation. Le fabricant qui s'est chargé de le construire ne se presse pas suffisamment à mon gré, en sorte que nous n'en connaissons pas encore le prix de revient, ni par conséquent le prix de vente. Aussitôt que j'aurai un renseignement plus précis à vous donner, je m'empresserai de vous écrire.*

*Mon livre sur Rimbaud n'avance guère. On m'a demandé une étude sur la Chanson parisienne <sup>a</sup> — J'ai un peu hésité, mais finalement je m'en suis chargé quand j'ai vu que le sujet pourrait être traité sur un plan un peu neuf, et maintenant, je me suis attelé à ce travail. Quand il sera achevé, je m'occuperai de le faire traduire en plusieurs langues. Ainsi ce ne sera guère avant le mois de Janvier 1913 que je pourrai revenir à Rimbaud <sup>b</sup>.*

*Berrichon a fait paraître dans la N<sup>elle</sup> Revue Française (35 et 37 Rue Madame, Paris, n° du premier octobre 1912) trois lettres inédites de Rimbaud, qu'il dit devoir à l'obligeance d'un collectionneur <sup>c</sup>. La 3<sup>ème</sup> citée était adressée à Delahaye. Quant aux deux premières, il prend sur lui de dire qu'elles m'étaient adressées, et saisit cette occasion pour en tirer des déductions désobligeantes pour moi ; il m'a donc fallu encore remettre ses allégations au point dans le N° du 1<sup>er</sup> Novembre, car ce n'est pas à moi, mais à P. Dem. que ces deux lettres avaient été adressées <sup>d</sup>.*

*Si c'est ma réponse que vous désirez connaître, je ne l'ai pas sous la main ; je n'ai pas acheté le N° parce que l'on s'était borné à donner la substance très complète de ma réplique, mais sans la reproduire textuellement, c'est-à-dire sans lui laisser le ton d'ironie que j'y avais mis <sup>e</sup>. Jacques Copeau, le dir. de la N<sup>elle</sup> R. Fr. a craint, m'a-t-il dit, que mes sarcasmes ne lui attirent une nouvelle et encombrante épître de Berrichon. Si vous désirez connaître ma réponse vraie, à dessein de la publier, je me ferai un plaisir de vous la recopier et de vous l'expédier.*

*Bien cordialement à vous, avec les meilleurs compliments de ma femme et de mon fils*

Georges Izambard

*\*Vous avais-je dit que mon gros travail sur la Rue St-Honoré est arrêté net. Le premier tome (en trois vol.) a paru en avril; mais mon collaborateur est mort en juillet et, comme c'était lui qui faisait les frais de cette publication non moins coûteuse que luxueuse, je ne puis songer à la continuer seul dans ces conditions<sup>f</sup>.*

- <sup>a</sup> Malgré mes recherches, je n'ai pas trouvé trace de cette étude et, d'après les renseignements que m'a fournis Madame Morel-Izambard, elle n'a pas dû voir le jour. Mais il est bien certain que Georges Izambard s'est intéressé à la chanson parisienne, ou française, à preuve ce qu'il déclare dans *Arthur Rimbaud à Douai et à Charleville* (1927) à propos des origines de «Chanson de la plus haute tour», en particulier du refrain «Ah! Que le temps vienne Où les cœurs s'éprennent», qui aurait été inspiré par un vieil air «Avène, avène, Que le beau temps t'amène...» chanté par Rimbaud lors d'une promenade :

Bien longtemps après, j'étais à la Bibliothèque Nationale, en train de dépouiller — pour moi — des recueils divers de chansons du terroir, de celles où l'air est né en même temps que les paroles, lorsque je tombai sur les deux vers que j'ai dit.

(*Rimbaud tel que je l'ai connu*. p. 129)

Par la suite, Izambard a donné la référence à l'ouvrage consulté : «Dumersan et Noël Ségur: *Chansons nationales et populaires de la France*, 2 vol. in-8°, 1852». D'autre part, Madame Morel-Izambard a retrouvé dans les papiers de sa famille un ouvrage abondamment annoté par Izambard: *La Clé du Caveau*, à l'usage de tous les chansonniers français, des Amateurs, Auteurs, Acteurs du Vaudeville et de tous les Amis de la Chanson, par C. \*\*\*, du Caveau Moderne, Paris, Capelle et Renand, 1811.

- <sup>b</sup> En fait, Izambard ne parlera plus guère de Rimbaud avant 1925.
- <sup>c</sup> Ces trois lettres (15.5.1871 ; 10.6.1871 ; «Parmerde, Jumphe 72») ont paru aux pages 568-580 du numéro d'octobre 1912 de *La Nouvelle Revue française*.
- <sup>d</sup> Les deux premières lettres étaient adressées à Paul Demeny, l'ami commun d'Izambard et de Rimbaud. Il faut reconnaître que l'erreur de Berrichon était lourde de méconnaissance des correspondants de Rimbaud. Aussi ses critiques à l'encontre d'Izambard (p. 568-569) tombaient-elles à côté de la vérité.
- <sup>e</sup> *La Nouvelle Revue française*, novembre 1912, p. 948.

- <sup>f</sup> Ce « gros travail » a paru dans : Lucien Hoche, *Paris occidentale*, Paris, Leclerc, 1912, 3 vol. Comme le signale Ernest Raynaud dans son article nécrologique sur Izambard<sup>27</sup>, ce dernier a consacré dix ans de sa vie à cette étude et son nom ne figure même pas sur la couverture. C'est bien là la modestie de celui qui déclara dans son testament : « J'ai tâché d'être un honnête homme. »

*Frédéric S. Eigeldinger*

Université de Neuchâtel

#### NOTES

- 1 Lettre à Georges Maurevert du 13 avril 1915. Voir F. Eigeldinger et A. Gendre, *Delahaye témoin de Rimbaud*, Neuchâtel, La Baconnière, 1974, p. 281. La correspondance entre Delahaye et Soffici fera l'objet d'une autre publication.
- 2 Georges Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, Paris, Mercure de France, 1946, p. 49.
- 3 André Salmon, *Souvenirs sans fin*, Paris, Gallimard, 1955, t. I, p. 15-16.
- 4 Ardengo Soffici, *Arthur Rimbaud*, Firenze, Casa Editrice italiana (Quaderni della Voce), 1911, 143 pages. Le livre est dédié « Alla ignota signora milanese che soccorse e forse amò Rimbaud affamato, vagabundo per l'Italia ».
- 5 Franco Petralia, *Bibliographie de Rimbaud en Italie*, Florence, Publications de l'Institut français, 4<sup>e</sup> série, n° 4, 1960, p. 40.
- 6 Milano, Società Editrice Vita e Pensiero, 1969. Cette étude historique est fondamentale pour comprendre l'intérêt de Soffici pour Rimbaud.
- 7 Lettre à Papini du 9 décembre 1909, citée par M. Richter, *op. cit.*, p. 134.

- 8 Il me paraît que cette date avancée par M. Richter (*op. cit.*, p. 152, n. 164) doit être reculée. Soffici avait peut-être terminé alors un premier manuscrit, mais il apporta par la suite (janvier-juin) des adjonctions à son texte pour tenir compte des articles d'Izambard et du *Rimbaud* de Delahaye (voir I, n. <sup>c</sup> et <sup>d</sup>). D'autre part la date de parution du volume de Soffici (31 juillet 1911) est fictive, puisqu'on lit dans une lettre à Papini du 24 août 1911 : « In questo momento ho sulla tavola 100 pagine di bozze del *Rimbaud* che deve presto uscire [...] » (cité par M. Richter, *op. cit.*, p. 178, n. 262).
- 9 Cité par M. Richter, *op. cit.*, p. 160.
- 10 F. Petralia, *op. cit.*, p. 99 ; G. Nicoletti, « Rimbaud e la sua 'Fortuna' in Italia », *Rivista di letteratura moderna*, t. 12, décembre 1959, p. 287-316. Voir aussi M. Richter, *op. cit.*, p. 153 sq.
- 11 F. Petralia, *op. cit.*, p. 40-41, n. 12.
- 12 Ces quatre articles constitueront l'essentiel de la deuxième partie du livre de Delahaye, *Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, Paris, Messein, 1923.
- 13 La bibliographie d'Etiemble, *Le Mythe de Rimbaud, Genèse du mythe* retrace l'histoire de cette querelle.
- 14 Alexandre Mercereau, « Introduction à une biographie de Georges Izambard », *La Grive*, 3 avril 1929, p. 6.
- 15 Paul Fort, *Mes mémoires [...]*, Paris, Flammarion, 1944, p. 84, n. 1.
- 16 P. 122. Mercereau fut secrétaire de la Société internationale de recherches psychiques et membre du comité d'initiative théâtrale de l'Odéon.
- 17 Georges Duhamel, *Biographie de mes fantômes*, Paris, Hartmann, 1944, p. 172.
- 18 Georges Duhamel, *Le Temps de la recherche*, Paris, Hartmann, 1947, p. 61-62.
- 19 André Billy, *L'Epoque contemporaine (1905-1930)*, Paris, Tallandier, p. 117.
- 20 Camilla Gray, *L'Avant-garde russe dans l'art moderne*, Lausanne, L'Age d'Homme, s.d., p. 60, 62, 67, 98. Voir aussi G. Lista, *Futurisme*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1973, p. 45.
- 21 Edward Fry, *Le Cubisme*, Bruxelles, La Connaissance, s.d., p. 132-134.
- 22 Voir G. Lista, *op. cit.*, p. 45 ; *Marinetti et le Futurisme*, études, documents, iconographie réunis présentés par G. Lista, Lausanne, L'Age d'Homme, 1977, p. 14-15 ; V. Marcadé, *Le Renouveau de l'art pictural russe*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1971 ; *L'Année 1913 [...]*, sous la direction de L. Brion-Guerry, Paris, Klincksieck, 1971, t. I, p. 241, t. II, p. 993. B. Eruli, « Preistoria francese del futurismo », *Rivista di letteratura moderna*, décembre 1970, p. 245-290.
- 23 G. Lista, *Futurisme*, p. 95 et p. 124. Dans *La Grande Milano [...]*, Marinetti qualifie Mercereau de « filosofo semifuturista ». Voir aussi Cesare G. De Michelis, *Il Futurismo italiano in Russia*, Bari, De Donato, 1973, et J.-C. Marcadé, « Les Futurismes russes [...] », *Les Futurismes*, revue *Europe*, n° 552, avril 1975, p. 140-153.
- 24 *Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud*, réunies et annotées par Jean-Marie Carré, Paris, Gallimard, 1931, p. 42-43 et 51-52.
- 25 Cité par M. Richter, *op. cit.*, p. 196.
- 26 Voir *Delahaye témoin de Rimbaud*, p. 48, n. <sup>a</sup> et 243.
- 27 Ernest Raynaud, « Mort de Georges Izambard », *Mercure de France*, 15 mars 1931, p. 754-758.



